

bouc émissaire de toute cette politique ; l'Angleterre et la Hollande plaidèrent le traité de Westphalie et d'Utrecht, et mirent l'effroi dans l'âme de l'empereur d'Autriche au sujet de la pragmatique sanction qui lui tenait à cœur et finirent par si bien l'importuner qu'en 1727, d'un trait de plume il suspendit pour sept ans la Compagnie d'Ostende. En fait, il la supprimait pour toujours.

Les sociétaires ne se tinrent pourtant pas pour battus. Nous les voyons essayer de rattacher leur flotte à Hambourg, à Trieste, et même à un port de Suède.

Mais aux Indes, les autres puissances avaient marché : profitant d'une querelle qu'elles avaient suscitée entre la Compagnie ostendaise et le Gouverneur de l'Hugli, elles conseillèrent la violence et virent avec joie les troupes indiennes marcher au siège de Bankipoor. La garnison, forte de 14 hommes, supporta vaillamment le choc ; mais finalement, pliant sous le nombre et son chef blessé, elle se rendit et fit voile vers l'Europe.

Cette défaite n'avait pas suffi pour désarmer les puissances, et leur colère poursuivit cette poignée d'ostendais, même sur leur route vers l'occident. Une lettre datée de Fontainebleau, 27 octobre 1732, émanant de l'agent diplomatique anglais, en fait foi ; je la résume, elle est inédite : Sir Waldegrave écrit au duc de Newcastle : « J'ai fait des remontrances amicales au Garde des sceaux, parce que M. Hume, le directeur de la Compagnie ostendaise aux Indes, a trouvé passage sur un navire français pour rentrer en Europe. Il m'a répondu que s'il en était ainsi c'était sans doute que l'on avait cru rendre service à l'Angleterre en éloignant des Indes tous ces ostendais. »

« Je fis remarquer aussi qu'à Goa les vaisseaux d'Ostende ont trouvé des secours chez les marins français. Le directeur de la Compagnie française des Indes m'a répondu que cela n'était guère probable, que c'eût été absolument contraire à ses instructions, mais qu'il promettait de faire procéder à une sérieuse enquête et que l'on punirait sévèrement les auteurs de cette offense » !

Bankipoor abandonné par les ostendais disparut même de la carte des Indes, alors que plusieurs serviteurs de la Compagnie s'enrôlèrent à Stockholm sous le commandement de Henry König.

Que d'intéressantes lettres contiennent encore à ce sujet les archives de Downing Street et qu'il serait peut-être un peu long de traduire !

Quant à la Compagnie ostendaise elle-même, c'est en vain qu'elle

essaya dans de nombreuses tentatives de se reconstituer d'une façon vigoureuse; découragée et appauvrie, elle périt misérablement en 1784, victime de la jalousie de ses rivales plus anciennes, victime surtout de la diplomatie du souverain, à la gloire duquel elle eut cependant travaillé, abandonnant ainsi à l'Angleterre le champ des Indes où nous aurions pu avoir notre sillon.

Écartant ainsi l'un après l'autre leurs concurrents, les Anglais poursuivirent victorieusement la conquête indienne et durent leurs succès tant à la bonne fortune sans laquelle les meilleures projets échouent qu'aux qualités maîtresses caractéristiques du peuple anglo-saxon.

Les premiers colonisateurs eurent la merveilleuse patience et la force de caractère d'attendre pour commencer la conquête territoriale jusqu'au moment où ils eurent en main les forces nécessaires pour marcher sûrement à la victoire et ne pas compromettre tout l'avenir par quelque retentissante défaite.

Ils eurent une indomptable persévérance dans l'exécution de plans sagement mûris, sans s'écarter d'un pouce d'une ligne de conduite générale une fois pour toutes adoptée, et sans se laisser abattre par de passagers et inévitables insuccès. Pour soutenir leur courage, les membres de la Compagnie des Indes, du premier jusqu'au dernier, avaient une admirable confiance les uns dans les autres et la certitude qu'à Londres on ne les abandonnerait pas au moment du péril; ils sentaient intimement planer sur eux la force financière, morale et politique de l'Angleterre tout entière et ce sentiment seul décuplait leur force.

Jamais l'Angleterre, durant les trois siècles de la conquête indienne, n'a abandonné ses enfants à aucun moment, jamais elle n'a sacrifié leurs travaux et leurs espérances aux exigences de sa diplomatie en Europe.

C'est cette politique constante et sage qui a fait de la petite Compagnie des Indes, telle qu'elle était en 1599, la puissante association que la Grande-Bretagne incorpora à la couronne en 1858.

La révolte de 1857 avait montré tout le péril de laisser le gouvernement de ce vaste empire aux mains d'une compagnie privée, quelle que fût sa puissance. On comprit qu'il fallait là le prestige d'une grande nation pour pacifier et maintenir dans un état florissant les immenses districts de l'Inde.

D'autre part, il n'était plus possible de laisser à la libre disposition du favoritisme d'une compagnie les nombreuses et lucratives

situations dans la colonie. Déjà, lors du renouvellement de la charte, en 1813 et 1833, on avait écourté ses privilèges et introduit des personnages officiels dans ses rouages. Enfin, en 1858, la Grande-Bretagne prit en main les rênes du Gouvernement des Indes qui désormais fut conduit pour et au nom de la Reine par un de ses secrétaires d'État assisté d'un conseil de quinze membres. Le gouverneur général reçut le titre de vice-roi et les 24,000 officiers et soldats de la Compagnie des Indes furent versés dans les cadres réguliers de l'armée anglaise.

L'annexion à la couronne augmentait la population du vaste empire anglais de 256,000,000 d'âmes, plus du double de ce qu'avait l'empire romain dans sa plus grande puissance!

III.

Quand les Anglais étaient arrivés aux Indes, il n'y avait presque pas de commerce régulier. Les villes alors existantes, fondées par les empereurs Mongols ou par les Musulmans, étaient soit comme Agra et Delhi à plus de 1000 kilomètres de la côte, soit comme dans le Bengale inférieur de vastes camps abandonnés presque aussitôt que créés, où seul quelque palais artistique demeurait pour témoigner qu'un jour en cette place une capitale de Roi avait existé. Les manufactures de soies et de mousselines restaient de petites industries domestiques, héréditaires, sans développement sérieux.

Or, là où les Portugais avaient bâti des églises, les Musulmans des tombeaux, les Hindous des palais, le premier soin des Anglais fut de créer des villes et des villes commerçantes, des centres d'affaires. Merveilleusement choisis sur la carte, comme d'instinct, Calcutta et Bombay se développent, faisant pénétrer dans les districts du centre l'influence britannique. Sous une administration européenne le capital ne craint plus de donner à ces manufactures domestiques l'essor qui en fera une grande industrie : des routes sont tracées pour activer la circulation des richesses, des chemins de fer se créent, des canaux se creusent, et tout autour, sur les terrains fertilisés par ces routes nouvelles, les cultures s'améliorent. Les grandes entreprises y apportant tout d'une pièce l'outillage le plus perfectionné, font subir aux matières premières les modifications rapides qui les transforment en produits dignes de la vieille Europe. Partout la vie s'organise et prend une ampleur merveilleuse.

Le cultivateur qui ne plantait que pour lui et les siens ajoute une parcelle à son champ et sur la récolte prélève, outre la part du fisc, une part pour l'exportation.

Partout le champ de l'activité humaine s'étend et produit davantage. Et à ceux qui croiraient qu'à cause de l'égalité devant les droits, la mère patrie d'une colonie n'a pas d'avantages sérieux, au point de vue purement commercial, sur les autres puissances, quel meilleur exemple donner que les Indes?

En 1878, sur un total de 58,000,000 liv., la Grande-Bretagne entre dans le trafic indien pour 61 p. c.

Dix ans plus tard le chiffre d'affaires est près d'atteindre 100,000,000 liv. et l'Angleterre y prend part pour 56 3/4 p. c.

En 1882-1883 elle participe pour 56.7 p. c. dans un chiffre d'affaires de 133,500,000 liv., pour le monde entier. La Chine vient immédiatement après pour 11 1/2 p. c., la Belgique pour 1.51 p. c.

La mère patrie profite donc au moins pour moitié, à elle seule, de tout le trafic du monde avec sa colonie, alors que toutes les puissances du Globe lui peuvent librement faire la concurrence et que le canal de Suez ouvert en 1869 met les Indes en rapport plus rapproché avec l'Autriche, l'Italie et la France.

Rien que le bénéfice pris comme fret sur ce trafic, par les compagnies de navigation anglaises, constituerait une fortune.

Sans doute, il est inexact de ne tenir compte que de la valeur des importations et exportations pour fixer la balance du commerce; d'autres facteurs sont à considérer, tels les créances et les dettes du pays; mais ici ces considérations sont toutes en faveur de la Grande Bretagne. Voyons donc quelle part l'Angleterre prend dans le mouvement commercial général de la colonie :

En 1891, sur 10,000 unités :

La Chine fournit aux Indes 337 unités.

La France » » » 156 »

L'Allemagne » » » 229 »

L'Angleterre » » » 7,249 »

Par contre les Indes exportent :

Vers la Chine 852 unités.

» la France 1,015 »

» l'Allemagne 471 »

» l'Angleterre 3,197 »

Ces chiffres ne prouvent-ils pas à l'évidence quelle influence con-

sidérable la mère-patrie conserve dans le mouvement commercial de ses colonies, même quand aucun tarif de faveur ne la protège vis-à-vis des autres nations?

Sans doute, nous dira-t-on, mais à quel prix? Pour répondre, examinons le budget des Indes avec toute l'attention qu'il comporte et voyons si ce budget n'est pas aussi bien équilibré que celui de nos Etats d'Europe. Rappelons que le budget des Indes est complètement séparé de celui de la Grande-Bretagne, et que ses revenus comme ses dépenses, que nous détaillerons, sont exclusivement à profit ou à charge du budget indien.

Les *principaux revenus* des Indes proviennent de l'impôt foncier, des taxes sur l'opium et le sel, des droits de timbre et des accises.

Examinons chacun de ces postes.

De temps immémorial on admet aux Indes le principe financier élémentaire qui autorise l'Etat à prendre une part des produits du sol.

Dans l'Inde ancienne le sol appartenait non pas à l'occupant, mais à la communauté du village dont les membres s'adonnaient à la culture.

L'impôt frappait, non pas les individus, mais la collectivité dont le chef, avant de partager la moisson entre les familles, réservait la part du prince.

Ce système primitif et équitable existe encore dans certains districts de l'Inde, les Anglais prouvant ainsi à nouveau leur admirable respect des coutumes établies, quand elles ne sont pas incompatibles avec une bonne organisation du Gouvernement.

La conquête musulmane plaça entre l'Etat et les cultivateurs du village un receveur d'impôt « zamindar » donnant parfois ce titre et cette fonction au chef du village lui-même.

La part revenant au souverain fut fixée à 1/3.

Les Anglais arrivant aux Indes reçurent du Directeur de la Compagnie l'ordre d'étudier ce système, d'en saisir l'origine et l'économie. Mais ces premiers arrivants, plus marchands que colonisateurs, n'eurent pas le loisir d'écouter les petits cultivateurs qui ne firent rien du reste pour se faire entendre, et trouvant le zamindar homme solvable, son système facile, ils le maintinrent.

Seulement, ils confondirent le droit de recevoir l'impôt avec le droit de propriété sur la terre, ils jugèrent souvent le zamindar comme une espèce de landlord anglais, et lui affermèrent le droit de

toucher lui-même l'impôt, moyennant telle rente perpétuelle fixée une fois pour toutes.

A Madras et dans la plupart des contrées de l'Inde cependant, sauf au Bengale, ils reconnurent aux cultivateurs un droit de propriété privée transformant ainsi la propriété collective d'un trait de plume, et mettant entre les mains des cultivateurs un instrument de crédit auquel rien ne les avait accoutumés et dont ils ne surent souvent que très mal se servir.

Suivant la culture et la contrée, cet impôt, dont la moyenne est de 2 sh. par acre cultivé, varie de 4 d. à 4 sh. 6. La part de l'État, qui s'était, sous les princes indigènes, élevée à $\frac{3}{5}$, fut fixée à $\frac{1}{3}$ du produit du sol par l'Angleterre, et encore, on a déduit tant et tant au profit du cultivateur que ce n'est en réalité que $\frac{1}{17}$ que touche le Gouvernement.

L'assiette de l'impôt est renouvelée tous les trente ans. Naturellement beaucoup de nouveaux propriétaires louèrent leur terre, tâchant de gagner sans travail sur la différence entre le prix de fermage et la taxe de l'impôt; les abus furent tels, qu'une loi dut spécifier les seules circonstances qui motivaient une hausse du loyer. Au Bengale, on a proposé une mesure excellente pour le cas où, avant recensement, la terre viendrait à augmenter de valeur, grâce à l'établissement d'une route, d'un canal ou d'un chemin de fer. Le profit indirect ainsi obtenu, sans aucune participation, ni du propriétaire, ni de l'occupant, se diviserait par moitié entre ces deux intéressés.

A Bombay, la taxe est autrement établie, car suivant chaque contrée, le *Land settlement* se plie aux usages des occupants, toujours dans le désir d'éviter des conflits inutiles. Ce n'est pas à Londres qu'on a jamais rêvé de soumettre toute une grande colonie à une même règle uniforme, fruit d'une longue civilisation et à laquelle les indigènes ne sont point préparés.

Aussi, les résultats furent-ils excellents, si bien que sur 1 million 409,880 sujets frappés de la land-tax, en 1888, 4,096 contraintes durent seules être délivrées pour faire rentrer l'impôt.

Le land-revenue fut de 218,322,110 R. (1) en 1884-85;

de 230,154,040 R. en 1888-89;

de 249,053,280 R. en 1892-93;

et de 254,082,720 R. en 1894-95;

(1) La Roupie d'une valeur primitive de fr. 2.50 ne vaut plus actuellement qu'environ fr. 1.52.

produisant en dix ans, c'est-à-dire de 1884-85 à 1894-95, la respectable somme de 2,397,493.820 R.

C'est l'opium qui forme, avec le sel, les deux autres grandes sources de richesse pour l'État.

Des contrats sont passés avec certains particuliers pour la culture des pavots à opium, des avances même leur sont faites, l'État prenant le monopole de la vente de l'opium et cette culture étant sévèrement interdite dans les districts non spécialement autorisés.

L'État perçoit donc d'abord le profit de son monopole, puis encore une taxe d'exportation sur la frontière Ouest.

Comme la valeur de l'opium subit de grandes fluctuations, le Gouvernement en a gardé un stock en dépôt à Calcutta, de façon à ne pas subir le contrecoup des mauvaises années.

Le revenu de l'opium, de 45,800,000 R. qu'il était en 1855-56, monte à 84,510,000 R. en 1880, à 89,420,000 R. en 1886-87, puis tend à s'abaisser à 80,123,800 R. en 1891-92 jusqu'à 73,237,570 R. en 1894-95, à cause de la dépréciation en Chine de l'opium indien, de l'augmentation de cette culture en Chine même et aussi à cause des droits d'importation dont le Céleste empire, en vertu de la Convention de Chefoo, frappa l'opium venant des Indes.

Le revenu total de l'opium de 1884-85 à 1894-95 fut de 813 millions 822,980 R.

Le produit de l'impôt sur le sel se maintient assez régulièrement et varia, en ces dernières années, de 6,507,236 R. à 8,656,104 en 1892, s'élevant un peu à 8,665,749 R. en 1894-95, donnant en dix ans un total de 78,247,152 R.

Depuis trente ans, la taxe sur le sel a toujours été en diminuant et son prix même s'est abaissé, grâce à la création du chemin de fer, surtout dans les villes qui, comme Naglat, se trouvent à 500 milles des sources salines de Bombay. L'impôt en 1880 était de 2 R. par manne, ce qui fait environ 4 centimes par livre.

Les accises ont subi des modifications importantes depuis l'annexion à la couronne. Jadis, les débitants payaient une licence fixe moyennant laquelle il leur était loisible de vendre autant d'alcool qu'ils voulaient dans un territoire limité. Depuis, on a établi un impôt sur le produit même, perçu aux distilleries et aux frontières. Le prix de l'alcool a sensiblement augmenté de la sorte et, propor-

tionnellement, l'impôt est plus lourd. Le Gouvernement a touché de ce chef

40,118,670 R. en 1884-85,

42,621,560 R. en 1892-95,

46,256,800 R. en 1894-95,

produisant en dix ans un total de 488,829,410 R.

Les douanes, jadis grande source de revenu pour la colonie, ne le sont plus aujourd'hui, depuis qu'en 1882 le gouvernement a aboli les droits d'entrée sauf sur le sel, l'opium, le vin, la bière, l'alcool, les armes et le pétrole, ainsi que les droits d'exportation sauf sur le riz et l'opium.

L'income-tax frappait 910,000 personnes en 1886-1887 et rapportait 13,050,000 R. ; tous ces droits et d'autres, le timbre et les revenus des chemins de fer, postes, télégraphes et travaux publics exceptés, ont donné en dix ans 905,590,980 R. allant de 63,060,170 en 1884-1885 à 120,339,870 R. en 1894-1895.

Le détail de ces revenus se chiffre en dix ans comme suit :

Douanes. 172,340,430 roupies

Forêts. 140,346,230 »

Enregistrement. 36,334,830 »

Le produit du timbre est considérable, il frappe les écrits, les reçus et autres documents et les pièces judiciaires ; ce revenu de 36,066,220 R. en 1884-1885 s'est élevé en 1894-1895 à 46,256,800 R.

Le total des revenus budgétaires se chiffrait en 1894-1895 à 951,874,290 R.

Le total de ces revenus en 10 ans est de 8,481,529,690 R.

Or, quelles étaient les dépenses grevant ce budget aux mêmes époques ?

En 1894-1895 ces dépenses s'élevaient à 944,943,190 R. donnant donc un appréciable excédent de recettes.

Et en dix années ces mêmes dépenses s'élevaient à un total de 8,476,876,643 R. soldant donc le budget avec un bénéfice de plusieurs millions.

Voilà la réponse à ceux qui demandent au prix de quels sacrifices la mère-patrie soutient sa colonie.

Ne pourrait-on pas plutôt retourner la question et se demander quels sacrifices la colonie ne se laisse pas imposer pour soutenir la mère-patrie ?

Car, revenons aux dépenses budgétaires. Où se firent ces dépenses ?

Ah ! sans doute, la grande part de ces millions de roupies fut consacrée au pays même qui les versa.

Le gouvernement des Indes a, sans doute utilisé pour le plus grand bien de la colonie ces revenus considérables en fondant des caisses d'assurances contre la famine qui reste le fléau des Indes. Sans doute des universités furent fondées ; 110 collèges furent créés pour 10,538 licenciés et 122,257 écoles répandirent les bienfaits de l'instruction parmi 3,314,542 écoliers.

En même temps des hôpitaux s'élevaient, des phares s'allumaient sur les côtes dangereuses et le plus grand appui était donné à toutes les manifestations du travail, des sciences et des arts.

Sans doute il fallait aux Indes faire face aux mêmes nécessités budgétaires que chez nous, l'irrigation des terres, les routes, le culte, l'armée, la magistrature, la marine, la police, tous ces postes et combien d'autres devaient être payés aux Indes mêmes.

Mais la part de l'Angleterre n'en reste pas moins considérable, quand on voit que, en 1885, sur 710,771,270 R. 175,274,060 R. sont sous une forme ou sous une autre payées en Angleterre, et que cette part s'élève, en 1894-1895, à 278,756,480 R. sur 944,943,190 R. soit un tiers du budget des Indes profitant directement à la Grande-Bretagne.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Rien que la solde payée aux soldats anglais en garnison aux Indes, solde payée par le budget indien, est déjà une très respectable somme. Ajoutez-y la valeur des équipements, des canons, des fusils, achetés et payés en Angleterre. Pour les instruments de précision, du télégraphe et de la poste, les instruments nécessaires aux hôpitaux et aux écoles scientifiques, l'Inde n'est-elle pas tributaire des fournisseurs anglais ? Et les fonctionnaires de ces institutions, médecins et professeurs, ne les recrute-t-on pas surtout en Angleterre ?

Les Indes se suffisent-elles pour la construction des travaux d'art, chemins de fer, canaux, ponts, navires sillonnant ses côtes et remontant ses fleuves ?

N'est-ce pas à Londres que furent contractés les grands emprunts de l'Inde, n'est-ce pas à Londres que les intérêts sont payés ?

Où vont les primes accordées aux lignes de paquebots, aux compagnies de chemins de fer, n'est-ce pas encore à des Anglais ?

C'est ici que les chiffres sont éloquentes !

Prenons l'année 1894-1895 comme exemple.

Les frais de gestion de la dette payée par les Indes aux banques d'Angleterre et d'Irlande s'élevèrent à 61,096 liv.

Les frais de la poste pour le transport entre les Indes et l'Angleterre furent de 60,600 liv.

Les frais du télégraphe et de ses employés anglais s'élevèrent à 59,229 liv.

Les Indes payèrent à la Grande-Bretagne pour les troupes actives 764,379 liv., 432,067 liv. de pensions aux retraités, 95,567 liv. aux veuves et familles de soldats décédés. Elles contribuèrent au budget de la marine anglaise pour 112,427 liv.

Les intérêts et annuités payés en Angleterre aux compagnies de chemins de fer indiens s'élevèrent à 3,584,284 liv. pour les lignes de l'État et à 2,154,714 liv. pour les lignes subsidiaires.

Il serait trop long d'énumérer tous les postes de dépenses effectuées en Grande-Bretagne avec les fonds indiens. Qu'il nous suffise de répéter que le total de ces dépenses s'élève, en 1894-1895, à 15,707,367 liv., montant en réalité à 28,777,668 liv., à cause du change, tous les paiements devant se faire en or.

Les Indes profitent certainement à ce prix de la bonne administration, de la diplomatie, de l'armée, de la marine et, en général, de la puissance politique de la Grande-Bretagne, mais il est bon de se rappeler que la mère-patrie est rémunérée de ces services en émarquant pour un tiers, soit pour 287,756,480 R ou fr. 397,610,006,75 au budget des Indes en une seule année.

Et que serait-ce si, au lieu d'une contrée aussi perfectionnée que les Indes, se suffisant déjà partiellement à elle-même, nous nous trouvions en présence d'une colonie jeune et encore peu développée pour laquelle tout, pour ainsi dire, reste encore à créer? La part de la mère-patrie n'y serait-elle pas des 9/10 quand on voit l'Angleterre émarquer pour un tiers au revenu des Indes?

Et, qu'on veuille bien le remarquer, ce tiers ne constitue que les dépenses officiellement constatées, les versements flagrants. Ce sont les moindres profits cependant quand on considère toute l'activité d'une nation industrielle et commerçante comme la Grande-Bretagne.

Et c'est pourquoi il n'y a pas dans ce pays de politique anticoloniale. Ils rient bien les Anglais quand on leur demande un compte exact de leurs bénéfices coloniaux, et ils nous répondent en montrant leurs quais, leurs magasins, leurs immenses usines, leurs chantiers, leurs palais, leurs navires : où sont les profits coloniaux? — Mais partout! Où est la famille anglaise qui n'a pas un fils aux Indes? Où est la maison de banque à laquelle les emprunts colo-

niaux n'ont point profité? Où est la maison de commerce qui n'y a pas ses clients auxquels par delà les mers, elle envoie les produits de la mère-patrie? Où est l'usine dont les feux n'ont jamais flambé pour l'exportation coloniale, la fabrique qui n'y a pas de débouchés, le chantier qui n'y a pas encore lancé de vaisseau, l'entrepôt qui n'en ait point reçu de marchandises?

Les fonctionnaires civils et militaires, magistrats et gouverneurs ne sont-ils pas Anglais pour la plupart?

Les chemins de fer, les canaux, les grands travaux, les grandes industries de là-bas n'appellent-ils pas les ingénieurs anglais, les industriels anglais, les ouvriers anglais, les capitaux anglais de préférence à tous autres?

Et les Anglais coloniaux, où envoient-ils leurs enfants parfaire leur instruction : n'est-ce pas en Angleterre? S'ils gagnent là-bas, où dépensent-ils leurs économies, n'est-ce pas en Angleterre? Leurs pensions payées par les Indes, n'est-ce pas à l'Angleterre qu'elles profiteront?

Et à quoi l'Angleterre est-elle redevable de son merveilleux outillage, de la finesse, de la perfection de ses industries, à quoi est-elle redevable de son commerce dans le monde entier, de ses relations faites dans toutes les latitudes? N'est-ce pas aux débouchés nouveaux et innombrables appelant sans cesse d'autres produits, débouchés créés grâce aux colonies, grâce aux Indes? Quel serait l'homme assez aveugle, assez fou pour souhaiter la disparition d'une pareille source de richesses.

Et que font alors quelques millions dépensés pour une flotte qui, protégeant les colonies, protégeant les Indes, ne sert encore qu'à augmenter le prestige et la puissance politique de l'Angleterre et à faire entendre sa voix au profit de ses enfants dans ces concerts où la voix du canon est la seule écoutée!

La petite Compagnie des Indes de 1598 fut la cellule d'où est sortie la puissante marine anglaise, sans effort, sans sacrifice considérable, par la seule force des choses. C'est cette marine, c'est la possession des Indes, c'est la tacite suprématie qu'elle donnait à l'Angleterre sur les mers d'Orient, qui lui permirent de résister au commencement de ce siècle à la coalition de l'Europe, organisée par Napoléon, et en font encore à l'heure actuelle une grande puissance qui sans cette marine peut-être ne serait rien.

Or, c'est la colonisation, c'est la Compagnie des Indes qui prépara la nation anglaise à sa future grandeur en versant dans son sang

ces paillettes d'énergie, de fierté et de confiance qui font les hommes grands et les peuples vigoureux.

Il est évident qu'un Empire de 256,000,000 sujets ne se gouverne pas dans le calme et la paix comme une province belge. Il est évident que, soit parmi les tribus récemment soumises, soit parmi les peuplades imparfaitement soumises, des ferments de discorde doivent demeurer, surtout aux frontières de l'Himalaya dont la population sauvage et merveilleusement fière se refuse avec une énergie rare à s'incliner devant la civilisation européenne.

Les journaux nous rapportent depuis l'an dernier les détails de la campagne de l'Afghanistan, campagne que d'aucuns ont exploité contre la politique coloniale et que je demanderai la permission d'examiner quelques instants.

Constatons tout d'abord un fait admis par tous ceux qui connaissent bien les Indes, fait qui n'est pas envisagé de la même façon par nos journaux : la campagne contre les Afridis n'est qu'une insurrection purement locale et constitue un trouble sans la moindre portée politique, pour autant que l'Angleterre reste en paix avec ses puissants voisins.

Les Afghans, les Afridis et toutes ces tribus avoisinant la frontière Nord-Ouest des Indes n'ont jamais, à aucun moment, cessé de préoccuper vivement le gouvernement anglais.

Déjà en 1877, dans un remarquable article du 15 novembre, le *Times* pouvait dire qu'en vingt-huit ans, 28 expéditions avaient été nécessaires pour réprimer leurs hostilités.

La population de ces montagneuses contrées, aux gorges profondes, aux sommets inaccessibles pour des soldats européens ne fut en fait jamais soumise à aucun joug étranger. Chaque tribu, pour ainsi dire, forme une petite nation fière et turbulente.

Relisons l'histoire. N'y voyons-nous pas que de tous temps l'existence de tribus barbares sans souveraineté définie, sans loi ni maître, a toujours été un danger permanent pour les nations civilisées aux frontières desquelles ces tribus grandissaient ? N'avons-nous pas toujours vu ces populations amener des querelles et même des guerres entre les nations limitrophes ?

Or, depuis que la Russie s'avance et se fortifie près du Pamir, depuis que les frontières russo-britanniques menacent de se rencontrer partout, rien ne devenait plus important pour la continuation des rapports pacifiques entre les deux grandes puissances que la subjugation de ces tribus turbulentes du Nord-Ouest des Indes, soit par la Russie, soit par l'Angleterre.

C'était un devoir politique auquel elles ne pouvaient faillir. Mais on comprend l'intérêt de l'Angleterre à prendre les devants! Admettre la Russie à mettre les pieds dans l'Afghanistan ou chez des peuplades telles que les Afridis, c'eût été la dénégation flagrante de toute la politique anglaise.

Deux raisons surtout s'y opposaient. La première, qui est consacrée par un proverbe indien, c'est que le maître de Kaboul est le maître de l'Inde, ces régions alpines dominant les plaines indo-anglaises et livrant accès aux « passes » défilés. La seconde raison, c'est que les Afridis constituent la race la plus merveilleusement organisée pour la bataille et que ces tribus valeureuses, chez lesquelles l'Angleterre a trouvé, pour son armée des Indes, les recrues volontaires les plus courageuses, elle ne pouvait pas les laisser passer du côté de la Russie. C'eût été donner à sa rivale l'élément qui lui a toujours fait défaut jusqu'à ce jour sur ses confins asiatiques: l'élément guerrier, et un élément guerrier par excellence qui eût admirablement secondé l'élément mercantile, le seul pour ainsi dire que le Tsar ait sous sa loi parmi les populations formant sa frontière indienne.

Jusque tout récemment, la politique anglaise consistait à ménager ces peuplades dans leur amour propre de façon à s'assurer leur concours éventuel et tout au moins de façon à encourager chez elles les recrutements volontaires pour l'armée indo-anglaise.

Toutes ces peuplades de la frontière Afghane et du Pundjab sont comprises dans le rayon de la frontière britannique allant du lac Victoria à l'Océan Indien, puisque les lignes frontières de l'Afghanistan et du Belouchistan joignent sur la carte la frontière anglaise.

L'Angleterre a donc incontestablement le droit de gouverner ces tribus. Mais jusqu'ici tout en réprimant leurs hostilités momentanées et leurs incursions, leurs razzias dans les plaines, on n'avait pas l'intention de leur faire sentir le joug de la souveraineté britannique; on les laissait librement agir.

Mais les incursions de plus en plus fréquentes, le mauvais exemple donné aux tribus voisines et les visées politiques de l'Angleterre ne lui permirent plus de continuer ce *modus vivendi*. L'armée indo-anglaise partit en expédition contre les Afridis, et passa le défilé de Khyber. Mais, inhabilement dirigée, et l'écho des succès de l'armée ottomane en Grèce aidant, l'expédition finit par forcément devenir une campagne.

Les débuts furent malheureux : on a déclaré qu'il faut en rendre

responsables sans le moindre doute les généraux qui crurent devoir faire avancer des forces considérables dans une contrée très accidentée, incapable à tous égards d'en permettre le maintien, contrée ravinée et sauvage rendant impossible de cette façon la libre communication de la base d'opération avec le Gouvernement. Les troupes se retirèrent pour hiverner, après avoir subi plusieurs échecs.

Mais le résultat final ne peut laisser aucun doute. Ce serait mal connaître le caractère britannique que de croire que son Gouvernement n'ira pas jusqu'au bout de la tâche assumée.

Nous pouvons nous tenir pour assurés qu'une nouvelle campagne, recommençant dans quelques mois, éparpillant les troupes sur des points précis, et enserrant les Afridis comme dans un réseau de mailles, cette campagne amènera ces tribus à s'incliner et à demander la paix. Celle-ci leur sera certainement accordée, à condition d'étendre cette fois effectivement sur leur territoire une espèce de protectorat de la Grande-Bretagne.

Beaucoup plus dangereux que ces troubles locaux sont les mouvements répétés de fanatiques s'insurgeant contre la civilisation et voulant par exemple empêcher — comme actuellement à Bombay — les mesures médicales contre la peste. Le fanatisme religieux se retrouvant sur tous les points du territoire, c'est peut-être la tâche la plus épineuse du Gouvernement anglais de ne pas le froisser, tout en accomplissant son œuvre de nation civilisatrice.

Où a fait des comparaisons entre la terrible révolte des cipayes de 1857 et la révolte actuelle des Afridis. Jamais comparaison ne fut moins justifiée.

En 1857, l'Angleterre avait aux Indes 16,000 hommes elle en a 80,000 aujourd'hui. Les communications étaient jadis des plus difficiles; les chemins de fer et le télégraphe sillonnent actuellement toutes les Indes et raccourcissent toutes les distances. Enfin en 1857 le mouvement était général, il n'est que local aujourd'hui.

Et cette campagne, si elle a coûté la vie à 400 hommes et 40 officiers, maintient l'armée anglaise en haleine; elle constitue cet exercitus déjà vanté par César et forme les officiers les meilleurs pour d'éventuels conflits plus graves.

Sans doute, à côté des morts d'hommes, il y a un autre malheur : ce sont les frais de la guerre se chiffrant déjà par 2,000,000 liv. Mais, sans oublier que les Indes payent par an environ quatorze fois autant à l'Angleterre, nous ne nous tromperons guère en affirmant que

quelque soit le chiffre de la note à payer ce sont les Indes seules qui la payeront.

Cependant, sans vouloir être prophète de malheur, s'aventurerait-on beaucoup en disant qu'au point de vue des intérêts anglais, le summum a été atteint aux Indes et ne sera pas dépassé ?

Comme le prévoyait Lord Palmerston, l'ouverture du canal de Suez a sapé sérieusement la prépondérance britannique dans l'Est. La route de Vasco de Gama n'est plus la seule pour aller en Extrême-Orient, elle est même la moins bonne et n'est plus guère suivie que par les bâtiments voiliers auxquels le canal de Suez est interdit.

Déjà les puissances de la Méditerranée ont sur la Grande-Bretagne l'avantage de leur situation naturelle pour envoyer leurs vaisseaux à Bombay, situation qui leur donne trois jours de mer au moins d'avance sur le pavillon britannique.

Et voyant la Russie s'affermir près du Pamir, le chemin de fer transcaspien établi, le transibérien se dessiner, les gouvernements du Turkestan et de la Perse trouver leur appui à Saint-Petersbourg, l'Angleterre doit prévoir le moment où sa puissance orientale sera battue en brèche.

Même au point de vue purement politique, elle devine qu'un moment arrivera fatalement où l'orage qui pèse sur tout le bassin de la Méditerranée et qui semble maintenant s'étendre jusqu'en Extrême-Orient, éclatera : alors que deviendraient les Indes ? Sans aucun doute, des populations fanatiques se soulèveraient, profitant de la dispersion des forces anglaises aux quatre coins du monde, les peuples de la frontière Nord-Ouest s'affranchiraient de l'autorité britannique, et l'Empire se désagrégerait.

Laissant de côté toute considération d'une nature aussi délicate et aussi problématique, et rien qu'au point de vue purement commercial et industriel, il est certain que les Indes s'affranchissent de plus en plus de la mère-patrie. Il faut rendre cette justice au Gouvernement, c'est qu'il n'est pas hostile à ce mouvement modéré et qu'il trouve équitable de dépenser aux Indes le plus possible des revenus de cet empire.

Mais les autres nations ne se reposent pas, et le jour approche de plus en plus où l'Asie centrale et les territoires qui la séparent de l'Europe, entreront dans le mouvement de la civilisation active.

Ce jour-là avec l'aide de la Russie, dont le mouvement économique se dessine si puissamment, et secondés par l'intérêt croissant qu'y auront tous les riverains de la Méditerranée, une poussée for-

midable se fera. Le golfe Persique et la mer Rouge, l'antique Ninive et Thyr, et sur terre la route des anciennes caravanes dont la vapeur raccourcira les distances, toutes ces contrées qui déjà reprennent un aspect plus vivant, renaîtront tout à fait à la splendeur d'où les avaient précipitées les découvertes des navigateurs portugais.

Et c'est pour éloigner davantage le jour où les Indes pourraient venir à lui échapper, pour conserver tout au moins avec l'Orient les relations commerciales les plus étendues, que l'Angleterre augmente ses dépôts de charbon sur les côtes orientales, et se maintient en Egypte — l'entrepôt tout naturel du trafic entre la mer Rouge et la Méditerranée — avec tant de vigueur qu'elle ne semble pas prête à jamais l'abandonner.

Enfin, c'est sans doute dans une même pensée que, les yeux toujours fixés sur l'avenir, cherchant pour dans vingt, quarante, cent ans des débouchés nouveaux à son activité intellectuelle, industrielle et commerciale, la Grande-Bretagne fait ce que fit dans sa grande sagesse notre Souverain : elle se taille un empire en Afrique.

Ce sont là les Indes nouvelles où tout est encore à créer et où les puissances manufacturières et industrielles du globe se livreront les mêmes luttes que jadis au Bengale. Pays nouveaux où toutes les branches de l'activité humaine trouveront leur emploi, où des milliers d'initiatives arrêtées dans leur essor en Europe pourront se développer librement et créer des œuvres grandes.

Et cette fois, les Belges auront pour se livrer à l'assaut de ces contrées d'avenir, non pas seulement une charte précaire comme la Compagnie ostendaise en 1722, non pas seulement quelques minces capitaux, non pas seulement quelques vingtaines d'hommes travaillant dans l'indifférence générale, sans appui et sans encouragement; non! Pour entreprendre la lutte, on met tout en nos mains : on nous conduit sur un sol déjà tout préparé, où les routes sont tracées, dont les plans sont levés, où le chemin de fer circule, on supprime pour nous les plus douloureuses expériences du début, les plus rudes épreuves de toute colonisation.

Entouré d'une administration belge, retrouvant à Boma, à Matadi, à Léopoldville, partout les mêmes usages commerciaux, presque les mêmes lois, la même religion, la même langue officielle, les mêmes poids, la même vie commerciale qu'à Anvers et Bruxelles, comment le négociant belge n'y serait-il pas, toutes conditions égales, forcément avantagé sur les autres?

Ah! suivons les Anglais dans ce que leur sens de la vie a de précis et de pratique!

Ne faudra-t-il pas là, comme aux Indes, des chemins de fer nouveaux, des bateaux, des ponts, des télégraphes, des canaux, des musées, des écoles? Et les Belges seraient-ils moins désireux de fournir au Congo toutes les choses que l'Angleterre fournit aux Indes?

Mieux que partout et qu'à personne, toutes les facilités nous sont données. Nous possédons des capitaux nombreux, enchantés de ne plus devoir s'engouffrir dans de précaires républiques du Sud ou des mines problématiques pour obtenir un emploi rémunérateur. Nous avons pour nous aider, le clergé belge qui déracinera l'idolâtrie, l'armée qui nous a ouvert la voie, la nation tout entière pour nous encourager.

Mais surtout, nous avons pour guide et pour appui l'autorité et la sagesse de notre Roi, qui rêve pour la Belgique un sort plus vaste, plus glorieux que celui qu'elle possède. Notre Souverain qui a fait des débris de la charte de 1722 une charte nouvelle, autrement belle, autrement grande, autrement glorieuse : la charte du Gouvernement du Congo nous dit : Elle sera vôtre !

Cette charte, nous pourrions en faire une loi d'annexion, nous pourrions en faire un protectorat. Il serait, sans doute, plus conforme à la politique prudente qui convient à notre pays neutre de suivre l'exemple de l'Angleterre dans son organisation de compagnies nouvelles, pour limiter les responsabilités nationales et ne pas soumettre aux débats passionnés et souvent peu éclairés des Parlements chaque mouvement de la politique coloniale.

Mais, quelle que soit à ce sujet l'opinion des Belges s'occupant du Congo, quand la parole sera à la nation, nous saurons si cette richesse et cette puissance qui a tant contribué à la grandeur de l'Angleterre, il la faut repousser et la laisser à d'autres plus entreprenants, plus patriotes ou plus habiles ou s'il faut l'accepter avec reconnaissance et avec fierté comme un héritage de force, de gloire et de fortune à léguer à la génération montante.

GASTON DE LEVAL,
avocat près la Cour d'Appel.



Nouveaux membres.

Adan, Alfred, avoué de 1^{re} instance, 70, boulevard de Waterloo, Bruxelles.
Arendt, Ch., ingénieur honoraire des mines, 62, chaussée de Charleroi, Bruxelles.
Blancquaert, sous-intendant de 1^{re} classe de l'Etat Indépendant du Congo, à
Embressin Wasseiges
Close, Ch., ingénieur, 40, rue de l'Université, Liège.
de Burtet, avocat, 1, rue Faider, Bruxelles.
Declercq, Oscar, agent de change, 54, rue Van de Weyer, Bruxelles.
Delvaux-De Breynne, avocat, 22, rue des Chevaliers, Ixelles.
De Marteau, Georges, substitut du procureur général, 90, rue Louvrex, Liège.
Grognier, Alice, rentière, 25, rue des Quatre-Vents, Bruxelles.
Gros, Jean, Industriel, 61, rue de Robiano, Schaerbeek.
Henriquez, Edmond, ingénieur-civil, 4, rue de Trèves, Bruxelles.
Le Brun, Charles, 51, quai au Foin, Bruxelles.
Pholien, F., négociant, 26, rue Vinave d'Ile, Liège.
Palmers de Ponthière, 25, rue Darchis, Liège.
Raclot, Henri, agent de brevets, 24, rue de l'Evêque, Bruxelles.
Vanderborcht, Antoine, avocat, 15, place Jean Jacobs, Bruxelles.
Colinez Victor, ingénieur sanitaire (plombier), 171, rue du Midi, Bruxelles.
de Vriendt, André, industriel, 156 à 164, avenue Van Volxem, Forest.
Fransquinet, Prosper, négociant en métaux, 59, rue des Champs, Liège.
Gevers, Auguste-Henri, rentier, 50, rue T Kint, Bruxelles.
Spinnael, Charles, ingénieur-industriel, président de l'Union syndicale de Bruxelles,
502, chaussée de Mons, Bruxelles.
Jaumain, Alphonse, ingénieur, 11, avenue de la Reine, Schaerbeek.
Cools, Louis, capitaine commandant retraité, 41, rue d'Aubremé, Vilvorde.
Courcelle, Achille, 8, rue Grêtry, Liège.
Devos, Henri, sous-lieutenant de la force publique, 9, Grand'Place, Tirlemont.
Eloy, Guillaume, ancien notaire, 22, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles.
Frank, Georges, courtier, 91, rue Jourdan (Saint-Gilles), Bruxelles.
Fresez, Auguste, ingénieur, 219, rue du Trône, Bruxelles.
Lamme d'Huisnacht, Jules, propriétaire, 2, place du Luxembourg (Ixelles) Bruxelles.
Lenaerts, Aloïs, géomètre du Cadastre, à Turnhout.
Leunen, Théophile, procureur du Roi, Hasselt.
Lonneux, Alphonse, aumônier militaire, 11, rue Léopold, Louvain.
Maes, Gustave, négociant, Lokeren.
Racheneur, propriétaire, Charleroi.

(9)

Altindien und die Kultur des Ostens

Rede

gehalten

beim Antritt des Rektorates der Universität Breslau

am 15. Oktober 1901

von

Professor Dr. Alfred Hillebrandt

Breslau

Verlag von M. & H. Marcus

1901

Durchlauchtiger Herr Curator!
Hochanschnliche Versammlung!

Nur selten ist es dem Vertreter der einzelnen Wissenschaft vergönnt, vor einem so auserwählten Kreise und zu so festlicher Stunde zu sprechen, um Rechenschaft abzulegen über die Aufgaben und die Fortschritte seiner Disciplin. Vor 39 Jahren stand mein unvergessener Vorgänger Adolf Friedrich Stenzler an dieser Stelle und leitete das Studienjahr mit einer Rede über den Wert und die Bedeutung der Sanskritstudien an unsern Universitäten ein. Es ist heut, wo mehr als ein Menschenalter im gewaltigen Aufschwunge aller Wissenschaften verrauscht ist, nicht mehr notwendig an den Wert dieser Studien für das geistige Leben zu erinnern. Sie haben die Hoffnungen, mit denen man sie begrüßte, vollauf erfüllt und ihre Wurzeln tief in das wissenschaftliche Erdreich eingesenkt. Und nicht nur bei uns. Überall,

wo die Kulturstaaten in friedlichem Wettbewerb sich bemühen, die Grenzen der Erkenntnis hinauszuschieben: von Tokio bis zu der alten Pflanzstätte der Wissenschaft an der Seine, von den nordischen Reichen bis nach dem romanischen Süden — nicht zu reden von den gleich ihrer gewaltigen Heimat emporgeblühten Universitäten Amerikas — in der alten wie in der neuen Welt hat die Erforschung der alten Sprache Indiens eine Stätte und eifrige Jünger gefunden.

Ihre Vertreter sind sich darüber klar, dass ihre Wirksamkeit in den Hörsälen sich nicht messen kann mit der umfassenden Tätigkeit der Vertreter anderer Disciplinen. Aber sie sind sich auch darüber klar, dass ihre Mitarbeit auf den Höhen der Forschung nicht mehr entbehrt werden kann, nicht entbehrt für die Bearbeitung grammatischer, religionswissenschaftlicher und kulturgeschichtlicher Probleme; sie verehren mit Stolz ihren Alnherrn in Wilhelm von Humboldt, dessen weitblickendem Geiste die Bedeutung dieser Studien nicht entgangen und die Beschäftigung mit altindischer Sprache und Litteratur die Quelle reinster Freude war. Wohl mag es uns heut überschwänglich scheinen, wenn der philosophischste Staatsmann, den Preussen je gekannt hat, in dem romanischen Geist jener Tage schrieb, er könne keine Freude der vergleichen, die ihm die Beschäftigung mit dem

Sanskrit gewährt habe; aber die mächtigen Impulse jener Zeit wirkten schöpferisch und bedeuteten die Geburtsstunde einer jetzt zu voller Höhe emporgeblühten Wissenschaft.

Lassen Sie mich heut, wo die Blicke nicht nur der Orientalisten, sondern aller Kreise nach Osten gerichtet sind, dem Zug der Zeit folgen und zu Ihnen von der Bedeutung sprechen, die das Sanskrit, nicht für uns, sondern für den Osten gehabt hat. Vielleicht wird es mir gelingen, liebe Commilitonen, Sie in eine Welt zu führen, die nach der Lage der Sache Ihnen sonst fremd und verschlossen bleiben muss, ich möchte in der Spanne Zeit, die mir zugemessen ist, Ihre Aufmerksamkeit auf jene fernen Völker richten, die nicht, wie wir, den ersten Lebenshauch von Griechenland und Rom empfingen, sondern andere Wege wandelten und eine eigene, wenn auch geringere, so doch originelle und gedankenreiche Kultur durchlebten, die wie ein Strom frischen Wassers von den indischen Bergen über ihre Länder floss.

Indien und Rom sind verschieden. verschieden in allen Phasen ihres Lebens, ihres Denkens, ihrer ganzen Entwicklung, und doch haben sie eins, was sie einander ähnlich macht, gemein: die kulturgeschichtliche Mission. Was das Latein mit der Fülle seiner geistigen Kräfte für uns und die anderen Völker des Westens gewesen ist,

Griechisch für die Länder des ägäischen und mittelländischen Meeres, das hat Altindien mit seiner Sprache in dem fernen Osten vollbracht. Es beeinflusste sein Recht, änderte seine Sitten und gestaltete seinen Glauben; das Sanskrit ist das Latein und das Griechisch des Ostens durch viele Jahrhunderte hindurch gewesen.

In einer Zeit, die jenseits aller Geschichte liegt, drangen Stämme arischer Zunge durch die Pässe des Hindukusch und Suleiman in Indien ein. In ständigen Kämpfen, deren Erinnerungen uns noch aus den ältesten Liedern entgegen klingen, breiteten sie sich, geführt von ihren Herzögen und Priestern, über den ganzen Norden Indiens in verschiedenen aufeinanderfolgenden Wellen aus und lehrten ihn, arische Sprachen reden. Die weiten Länder zwischen dem Himālaya und Vindhyagebirge, die Ufer des Indus und Ganges tönen heute noch wieder von den Mundarten der in grauen Vorzeiten eingefallenen Eroberer. Schon im 5. und 6. Jahrhundert vor unserer Zeitrechnung spricht der grösste Reformator, den Indien gekannt hat, einen dem Sanskrit nahe verwandten Dialekt. Von Norden wandte sich die Einwanderung nach Süden und schob ihre Posten in die dravidischen Länder vor. Wir wissen, dass berühmte Schulen im Dekhan ihre Heimat hatten und dort brahmanische Sitte, brahmanische Kultur pflegten.¹ Inschriften aus dem 3. Jahr-

hundert vor Christus zeigen schon den ganzen Süden der arischen Civilisation unterworfen und weisen Namen brahmanischer Herkunft auf.¹ Zwar herrscht noch heut im ganzen Süden Indiens die mannigfach geteilte dravidische Sprachenwelt. Auf den Inschriften erscheint neben dem Sanskrit Tamil und Kanaresisch als die Mundart der alten Bewohner; aber die Kultur hat arischen Ursprung; die Epen und die Dramen Kālidāsa's haben eine Heimat im Lande der Dravider gefunden; die Bibliotheken von Tanjore und Madras, die Privatsammlungen brahmanischer Familien enthalten zu Tausenden Sanskrittexte. Schon im 3. Jahrhundert vor Christus sehen wir buddhistische Missionare ihren Fuss an die Küste von Ceylon setzen, dem sie den Glauben brachten, dem die Insel bis zur Stunde angehört.

So herrschte von den Abhängen der Schneeberge im Norden bis zum Kap Comorin und nach Siñhala der Einfluss der Eroberer. Im Westen waren stammverwandte Schaaren bis an die Ufer des atlantischen Meeres vorgedrungen, um hier für immer die Schöpfer und Träger der Kultur zu werden. Laute derselben Zunge erklangen im Osten an der Küste des indischen Ozeans und machten Indien zu einem Mittelpunkt der Civilisation, aus dem Strahlen hervorbrachen und ihr Licht bis an die Gestade der Nachbarländer schickten. Die Entwicklung

der Dichtung, der Wissenschaften, der Religionen gab dem indischen Geist seine Überlegenheit und die Kraft zu deren erfolgreicher Betätigung. Er schuf sich zum Vehikel die heilige Sprache des Landes, das Sanskrit; die Sprache, die Jahrhunderte lang durch die Schule der Dichter, Philosophen und Grammatiker gegangen war, die in der Schöpfung der grossen Epen ihre reichen Blüten getrieben hatte und im Stande war, den Samen indischen Geistes weithin zu streuen.

Es sind, soweit wir bis jetzt sehen können, die ersten Jahrhunderte vor und nach Christi Geburt, in denen der Einfluss Indiens sich in der Ferne geltend macht. Er folgt den Heerzügen waffenstarker Kṣatriyas und den Fussspuren buddhistischer Missionare, die seit dem Konzil von Patna die Lehre des Einsiedlers von Kapilavastu über die Berge und die Meere trugen. Werke indischer Herkunft finden weite Verbreitung; sie werden ins Birmanische, Chinesische, Tibetische übersetzt und machen Indien zur Lehrmeisterin der östlichen Welt. „Die Fragen des Milinda“ lautet der Titel eines dieser Werke, das nach dem griechisch-baktrischen Könige Menander benannt wird, einem durch gelehrte Kenntnisse und Freude an philosophischer Unterhaltung ausgezeichneten Fürsten, der zu einem berühmten Weisen kam und von ihm in den Lehren des Buddhismus unterwiesen wird.

Das Buch ist zwischen 110 und 450 nach Christus verfasst² und eines der populärsten Bücher des Buddhismus geworden, weil es kurz und gut über wichtige Lehren dieses Glaubens aufklärt und bestimmt ist, alle Zweifel an Buddha zu entfernen. Es wurde ins Singhalesische übersetzt, gelangte nach Siam und Birma; wir finden eine kürzere Fassung seines Textes in der 1010 veranstalteten Sammlung von Korea, eine ausführlichere in der chinesischen Sammlung von 1239.³

Nach China, Korea, nach Java und Hinterindien, nach Tibet und Centralasien dringt ein Hauch indischen Geistes und bringt den Völkern neue Sitte, neues Recht, neue Götter. Längst ist bekannt, dass Java seine ganze Kultur von Indien empfing. Das zeigen nicht nur die Trümmer seiner Monumente. W. v. Humboldt hat seine berühmte Schrift, „über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues“, die man als den Ausgangspunkt der modernen Sprachphilosophie betrachten kann, als Einleitung zu seinem dreibändigen Werke über die Kawi-sprache auf der Insel Java geschrieben. Kawi ist ein altes Sanskritwort, das ‚Dichter‘ bedeutet, und dient in Java zur Bezeichnung des ganz mit Sanskritworten durchsetzten Altjavanischen. Die indischen Schriftzeichen und Worte, sowie die indische Litteratur selbst, fanden in Folge der Eroberung der Insel durch die Hindus auf ihr

schon früh Eingang. Schon mindestens seit 414 war Java von ihnen besiedelt. Einer der chinesischen Buddhisten, der um das 5. Jahrhundert auf seiner Reise nach Indien die Insel besuchte, fand dort verschiedene ‚Arten des Irrtums und Brahmanismus‘ blühen. Wir haben Kunde von Sanskritinschriften, die aus demselben Jahrhundert datiren und die Verehrung Viṣṇu's auf Java bezeugen.⁴ Dank der eifrigen Forschung der holländischen Gelehrten wissen wir, dass vedische Schriften, Purāṇa's, vor allem die Sagenstoffe der grossen Epen im Gefolge der indischen Heerführer in Java einzogen. Die Erzählungen von den Pāṇḍus, vom Bharatakriege, von der Hochzeit des Arjuna waren beliebte Motive, die man in die heimische Sprache der Insel übertrug und selbst dramatisch bearbeitete.⁵ Die altjavanische Fassung des Rāmāyaṇa ist kürzlich von dem verdientesten der niederländischen Gelehrten veröffentlicht worden.

Wie Java, so war Sumatra ein Sitz indischer Gelehrsamkeit. Die chinesischen Wallfahrer, die nach der Heimat Buḍḍha's zogen, benützten von hier aus die Schiffe, die den Verkehr zwischen den malayischen Inseln sowie Indien und Persien vermittelten⁶ und hielten sich längere Zeit daselbst auf. Einer erzählt uns selbst, dass er volle sechs Monate dort blieb, um Sanskrit zu studiren, und empfiehlt seinen Landsleuten eifriges Studium

dieser Sprache, damit ihre Arbeit später in Indien nicht vergeblich sei.

Tief in die Schichten der Bevölkerung des Archipels setzt sich noch heut die Einwirkung der indischen Eroberer fort. Der Volksglaube zeigt sich vielfach mit Elementen durchsetzt, die nur aus Indien stammen können. Garuda ist zu Gerda in der malayischen Mythologie geworden; der Mythos von Rāhu verrät deutlich indischen Ursprung; böse und gute Geister der indischen Mythologie leben noch immer unter der jetzt muhammedanischen Bevölkerung fort.⁷

Während wir über die Abhängigkeit der javanischen Kultur von dem Dekhan längst unterrichtet sind, haben erst die letzten Jahre unsere Aufmerksamkeit nach dem französischen Kambodscha gerichtet, wo ein französischer Marineoffizier alte Ruinen und Inschriften entdeckte. Es wird für immer der höchste Ruhmestitel des Pariser Sanskritisten Bergaigne bleiben, dass er im Zusammenwirken mit August Barth den Schlüssel zu diesen Urkunden längst vergangener Geschlechter gefunden hat. Wir wissen durch die Arbeiten beider Forscher, dass die Inschriften theils in der alten einheimischen Sprache der Khmer, theils in Sanskrit geschrieben sind, die älteren in Poesie, die jüngeren in Prosa, und dem 3. bis 15. Jahrhundert unserer Zeitrechnung angehören. Ihre Schrift-

züge sind die südindischer Alphabete, die von Indien sich nach Java und Kambodscha verbreitet haben. Noch zeugen die Überreste gewaltiger Tempelbauten, die sich mit hochragenden Türmen inmitten künstlich geschaffener Seen erheben, von der Tätigkeit der brahmanischen Eroberer Hinterindiens. Zu den Gallerien führen von allen Seiten Treppen empor, an deren Geländer steinerne Löwen oder Elephanten, aus Monolithen gehauen, Wache halten.⁸ Die geborstenen Reliefs zeigen Götterbilder, kriegerische Szenen, Prozessionen. Wir hören die Namen der vornehmen Fremden, der Könige, Prinzen und Prinzessinnen, die diese Tempel bauten: es sind Namen von indischer Bildung. Die Verfasser der Inschriften waren vertraut mit den Sagen und Mythen ihrer Heimat: den einwandernden Kriegern folgten die Götter ihres Landes und die Weisen seiner Dichtung. Śiva und Viṣṇu werden hier verehrt wie in ihren fernen Tempeln an der Gaṅgā und Godāvarī, und mit ihnen Pārvatī, die Tochter des Himālaya, und die Gemahlin Viṣṇu's. Die alten Helden-sagen des Rāmāyaṇa und Mahabhārata erstehen wieder im Liede der Rhapsoden hier an der Grenze der Laos.

Noch heut vermag kein indisches Ohr sich dem Zauber seiner nationalen Gesänge zu entziehen, von denen das Wort des Dichters sagt, dass sie die Bewohner des Himmels erfreuen und die Sünde des Menschen tilgen,

und so begreifen wir, dass eine königliche Stiftung dazu bestimmt war, ihren regelmässigen Vortrag zu sichern. Denn die Fürsten, welche als Eroberer in Hinterindien eindringen, pflegten nicht nur die Künste des Krieges, sondern auch die des Friedens; hat doch einer von ihnen selbst ein grammatisches Werk verfasst

Den einwandernden Kriegern folgten Indiens Sitten. Obwohl später die buddhistische Reform manches änderte, abschaffte, zerstörte, hat sie nicht vermocht, jegliche Spur des altbrahmanischen Einflusses zu tilgen. Die späteren Gesetzgeber Kambodschas haben das alte Recht, das Eherecht, Erbrecht mannigfach umgestaltet; aber es blieb doch altindisch und verrät noch immer seinen brahmanischen Ursprung.⁹ Den Namen des mythischen Gesetzgebers Manu hat man aus dem Recht entfernt, aber die Legende bewahrt noch einen mythischen ‚Manu-sāra‘, der als alter Gesetzgeber gilt und als Zeitgenosse des ersten Königs der Menschen.⁹ All diese Entdeckungen, deren kulturgeschichtlicher Bedeutung sich Niemand leicht entziehen kann, haben den Eifer der französischen Forscher beflügelt und bei der Regierung Frankreichs entgegenkommendes Verständnis gefunden. Sie hat vor ganz kurzer Zeit in Hinterindien selbst, in Saigon, eine Mission Archaeologique de l'Indo-Chine gegründet und damit alle Regierungen überflügelt, die im

Orient koloniale Bestrebungen verfolgen. Der Zweck dieses Instituts ist die archäologische und philologische Durchforschung der ganzen indochinesischen Halbinsel, ihrer Monumente, Inschriften, Dialekte; die Beteiligung an Untersuchungen über die Nachbarländer: Indien, Siam, den malayischen Archipel, und schon zwei Bände gelehrter Arbeit sind von dem eifrigen Leiter dieser Forschungsstätte der Öffentlichkeit übergeben worden.¹⁰

Von Kambodscha gleiten unsere Blicke hinüber nach den Nachbarstaaten. Wir wissen noch wenig von dem Gang der Kultur in Siam; aber es ist bekannt, dass nach 638 der Buddhismus im Lande des weissen Elephanten Eingang fand und bis zum heutigen Tage die Religion des Landes und des Herrschers geblieben ist, dem wir eine Ausgabe der gesamten heiligen Schriften der Čakyalehre verdanken. In siamesischen Legenden begegnet man häufig altindischen Göttern.¹¹ Manche Ceremonien, wie die Herstellung der Haartracht, verraten deutlich den Einfluss des brahmanischen Ceremoniells. Der Name Manu's ist auch in das Land am Ufer des Menam gedrungen.

Ungleich mehr aber wissen wir über Birma. Es ist den Untersuchungen einer Reihe von englischen Gelehrten und vor allem des früh verstorbenen deutschen Forchhammer zu verdanken, wenn die tiefen Einwir-

kungen Indiens auf dieses jetzt britische Reich uns heute deutlicher vor Augen stehen. Schon im 5. Jahrhundert hat es seine Länder dem Buddhismus geöffnet und zählt Buddhaghōṣa, einen der berühmtesten Gelehrten des Buddhismus unter seine Apostel. Hindukolonien zogen sich an der Küste hin und übten von da ihre Herrschaft über das Innere aus; das älteste inschriftlich bezeugte Alphabet Birmas ist als identisch mit dem Vengialphabet Südindiens erkannt worden, das aus dem 4. Jahrhundert stammt.¹² Alte Skulpturen erinnern an südindische Kunst; die bekannte Trimūrti: Brahman, Viṣṇu, Śiva hat ihren Einzug auch in die Länder des Irawadistromes gehalten.¹³ In die Landessprache sind aus dem Sanskrit die Namen für die Monate, wie für die beiden ersten Wochentage übergegangen. Die Chroniken der Talaings erwähnen viele Männer indischer Herkunft, nennen ihre gelehrten Werke und weisen auf einen regen Verkehr mit der Ostküste des Dekhan hin. Eine Reihe von astronomischen, medizinischen und abergläubischen Schriften ist in Birma eingedrungen und hat dessen Anschauungen beeinflusst. Eine Einwirkung auf die Rechtsbildung ist zwar nicht vor dem 11. Jahrhundert nachzuweisen; aber von besonderer Wichtigkeit ist das Dharmaśat des Königs Wagaru, das ganz auf brahmanischer Grundlage aufgebaut ist und aus dem 13. Jahrhundert

stammt. Der Einfluss des Buddhismus machte eine völlige Herübernahme der brahmanischen Gesetze nicht möglich, aber in wichtigen Punkten, in der Gliederung des Stoffes, Schuldrecht, Depositarecht, in der Bestimmung über Ungültigkeit von Zeugen zeigt sich die indische Grundlage und die Abhängigkeit Birmas vom indischen Geist.¹⁴

Wäre es Indien nur beschieden gewesen, nach dem malayischen Archipel, nach Kambodscha, Birma seinen Geist zu tragen, so würde seine Mission zwar bedeutsam, aber nicht weltgeschichtlich gewesen sein. Aber sie beschränkte sich nicht hierauf. Ich will nicht von dem lange verschlossenen Nepal reden, dessen königliche Bibliothek an Handschriften von indischen und besonders buddhistischen seltenen Werken reich ist, die dahin von Einwanderern oder Flüchtlingen aus dem Süden gebracht worden sind¹⁵; nicht von Tibet, das seine Schrift und seine Litteratur Indien verdankt und in zwei grossen Encyklopädien, die mehr denn 200 Bände übersetzter Texte enthalten, die Ströme indischer Wissenschaft und Dichtung aufgefangen hat. Kaschmir mit der Fülle seiner Litteratur, seinen alten Tempeln und Skulpturen, Münzen, die in fast ununterbrochener Reihe von der Zeit indoscythischer Herrscher an die Geschichte begleiten¹⁶, mit seinen Kanälen, deren Erbauer wir noch wissen, und seinen alten Handelsstrassen nach Chorasán und Central-

asien war und ist ein Land brahmanischer Kultur. Indiens Einfluss auf China macht sich schon im 1. Jahrhundert unserer Zeitrechnung bemerkbar. Die genaue Chronologie der Chinesen überliefert uns das Jahr* 61 n. Chr., in dem Kaiser Ming-ti Gesandte nach Indien schickte, um Bücher, Lehrer, Bilder von dort in sein Reich zu holen. Chinesische Gesandte kamen im Jahre 159 über Hinterindien und leiteten die grosse Ära der Wallfahrten ein, die chinesische Pilger in grosser Zahl über das Meer oder über die Himālayapässe zu den heiligen Stätten des Buddhismus nach Māgadha führten. Im Jahre 222 besuchte einer der indischen Mönche China und übersetzte später eine der heiligen Schriften¹⁷; zwei Jahre nach ihm sehen wir einen anderen Bekenner Buddha's nach dem Lande Wu ziehen; er brachte weitere Abschnitte des buddhistischen Canons mit. Die Lebensbeschreibung Buddha's, die Aśvaghōṣa, den man den indischen Ennius genannt hat, im ersten Jahrhundert als Zeitgenosse des indoscythischen Königs Kaniska verfasst hatte, wird im 5. Jahrhundert ins Chinesische übersetzt. So schlägt Welle auf Welle von Indien hinüber nach dem Reich der Mitte und die Einwirkungen verdichten sich zu einer grossen, noch heute vorhandenen Sammlung buddhistischer Werke, deren Vergleichung mit unsern indischen Texten eine zukünftige Aufgabe der Philologie

bilden muss. Es war nicht die Macht des Schwertes und der Ansturm gewaltiger Heerscharen, der hier dem indischen Geiste voranzog, sondern es war das stille *Wellen* einer grossen civilisatorischen Bewegung, die über die weiten Länder bis an die Küste des gelben Meeres hin durch die Geister zog. China öffnete den Boten aus der Heimat seines Heiligen willig seine Arme. In den Klöstern der neuen Lehre bildete das Studium der heiligen Sprache Indiens und ihrer Werke die Pflicht der Mönche und ist noch heut in seinen Folgen sichtbar. Es wird berichtet, dass an einem Pass in der Nähe von Peking, durch den die Strasse nach der Mongolei führt und die mongolischen Herrscher früher nach ihrer Sommerresidenz zogen, eine Inschrift in sechs Sprachen Heil dem Wanderer wünscht und eine der sechs Sprachen ist Sanskrit.¹⁸

Neben der Litteratur ist es die Kunst gewesen, durch die Indien auf China, allerdings in beschränktem Umfange, wirkte.¹⁹ Man bezog die für den Kultus bestimmten Bilder aus buddhistischen Ländern, die einen gewissen Typus allmählich geschaffen hatten, und stellte sie in den Tempeln auf. Vornehme Chinesen verschrieben sich noch in später Zeit indische Maler und dasselbe wird von einem Kaiser aus dem Anfang des 7. Jahrh. berichtet, der hervorragende Geister verschiedener Nationen um sich sammelte und unter ihnen indische Mönche.¹⁹ Die neuere

Forschung hat die Tatsache erkundet, dass in den Gleisen indo-chinesischer Kunstübung selbst hellenische Motive ihren Weg in die Buddhatempel des fernen Ostens fanden. In dem Lande der Gandharen, im Nordwesten vom Indus hatte sich in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung ein Stil entwickelt, in dem indisches und griechisches Wesen zusammenfloss. Die Arbeiten von V. Smith und Grünwedel haben uns darüber aufgeklärt, dass griechisch geschulte Künstler dort die Typen für Götter und Buddhabilder geschaffen haben, die nun im Gefolge der indischen Einwirkungen auf den Orient bis nach Tibet, Japan und China hin gelangten. Die Motive griechisch-römischer Sarkophage, die Gewandbehandlung und manches andere finden sich auf tibetischen Bildern als eine Fortwirkung griechischen Einflusses, der zuerst in Indien Eingang gefunden hatte.

Diese Erkenntnis verdanken wir zum Teil der deutschen Forschung; aber im Allgemeinen versagt in Fragen, die die Sinologie angehen, die deutsche, hier nur auf zwei oder drei Mitarbeiter beschränkte Wissenschaft. Wir dürfen hoffen, dass das in so vielen Dingen voranschreitende Preussen durch äussere Umstände dahin geführt werde mit der allmählichen Gründung sinologischer Professuren ein altes Versäumnis gegenüber der orientalischen Philologie wieder gut zu machen.

Mit besonderem Interesse weilt heut die Forschung auf den weiten Gebieten des centralen Asiens. Die gewaltigen Ketten der Schneegebirge, die sie von Indien trennen, haben den Verkehr und Gedankenaustausch mit ihm nicht zu hemmen vermocht. Nur selten steigt heut der Fuss eines europäischen Reisenden über die Pässe des Karakorum hinab zu den Ländern, die im Norden sich in den Wüstensand verlieren. Aber schon im Altertum waren seine Wolkenstege von den Karawanen der Reisenden belebt, die um des Handels und des Glaubens willen nach Norden und nach Süden zogen. Von den chinesischen Pilgern, die das Land der Inder mit der See suchten, trotzten viele allen Gefahren und überschritten seine Höhen. Wir verdanken ihren treuen Berichten die Kenntniss jener Länder an dem Wüstensaum. Sie trafen überall buddhistische Gemeinden im Inneren Asiens und zahlreiche Mönche, die die berühmten Pilger empfingen. Die Glocken der Klöster klangen durch die Luft und die Blumen der Gärten brachte man vor Buddha's Bilde dar. Kuchar am Fuss der Tienshankette, Chotan im Süden waren Sitze buddhistischen Glaubens und bis nach Westturkestan erstreckte sich der Einfluss der Lehre aus dem Gakyalande. Die Bekehrung dieser Länder zum Buddhismus geht in frühe Zeit zurück. Im Nordwesten Indiens war ein gewaltiges indoscythisches Reich ge-

gegründet worden, dessen berühmtester Fürst Kaniska im 1. Jahrhundert n. Chr. von Centralasien bis nach dem Kabulthal und tief nach Indien hinein die Herrschaft führte. Er war zum Buddhismus übergetreten und machte seine Regierung in den Annalen dieser Religion durch Berufung eines Konzils denkwürdig, das für die Entwicklung des nördlichen Buddhismus von grosser Bedeutung war. Die Uigurenstämme, die in der Gegend des heutigen Chotan siedelten, waren teils ihm, teils den Chinesen unterworfen oder durch eigene Staatenbildungen mit Indien in Fühlung gelangt. Durch die Pässe von Kaschmir strömte ihnen Indiens alte Kultur zu und schuf sich in Chotan, Jarkand sichere Stätten weiter greifenden Einflusses. Der älteste der chinesischen Reiseberichte erwähnt, dass in ganz Ostturkestan das Volk zwar verschiedene Türkidialekte spreche, Buddha's Schüler aber sich indischer Sprache und Bücher bedienen.²⁰

Jene fernen Länder waren im frühen Mittelalter die Zeugen regen Verkehrs. Zu allen Zeiten suchten und fanden sich die Völker. Unter der Regierung des Kaisers Marcus Aurelius Antoninus landeten im Jahre 166 syrische Kaufleute, die sich Abgesandte des römischen Kaisers nannten, in Kattigara, das man an der chinesischen Grenze, in Annam sucht.²¹ Auf den Rheden von Ceylon ankerten im 6. Jahrhundert, soviel wir wissen, die Schiffe

aus dem Westen, aus Persien, Äthiopien und aus dem hinterindischen oder chinesischen Osten zum Austausch ihrer Waren,²² und im Herzen Asiens, traf schon im 7. Jahrhundert oder früher der buddhistische Mönch den nestorianischen Christen, Männer aus China und dem Partherlande handelten ihre Güter oder begegneten sich in kriegerischem Zuge: lange, ehe man bei uns das stolze Wort vom Weltverkehr ersann, fanden im fernen Osten Handel und Verkehr ihren Weg durch die unermesslichen Länder Asiens oder die Wasser seiner Ozeane. Aus jenen Reichen, die heut ganz muhammedanisch sind, kam in den letzten Jahren merkwürdige Kunde. Auch hier stehen die Toten wieder auf. Weite Kreise haben zum ersten Mal durch Sven Hedins denkwürdige Wanderungen von den Flecken und Dörfern erfahren, die dort der Wüstensand bedeckt. Unablässig dringt die grosse Wüste, wenn der Nordweststurm sich erhebt und ihre Sandmengen in Bewegung setzt, gegen die bewohnten Orte vor. Der Kiria-Darja, der nach dem Tarim strebt, haucht in ihr sein Leben aus; ihre Wanderdünen haben die alten Fruchtgärten verschüttet, 'wo Aprikosenbäume ihre Kronen wölbt und die Gärten einst die Blumen zum Schmuck der Buddhabilder liefern mochten'.²³ Als einer der chinesischen Pilger im 7. Jahrhundert aus Indien nach seiner Heimat über Innerasien zurückkehrte, nahm er

seinen Weg über Chotan, Pima, Charchan. Der zweite dieser Orte, den noch Marco Polo 1274 antraf, ist heut verschüttet und seine Stätte unbekannt.²⁴ Schatzgräbergilden haben sich aufgetan, die nach den Sandstürmen in der Hoffnung Gold und Silber zu finden, die Gegend absuchen, und arabische Schriftsteller berichten, dass bisweilen *Jäger auf ihren Gängen durch die Wüste die Mauern von zerfallenen Städten, Schlössern, Minarets sehen und nach kurzer Zeit, wenn sie zurückkehren, deren Spur nicht mehr finden, weil der wie die Wellen ruhelohe Sand sie wieder verweht hat.²⁴

Dort breitet sich jetzt Takla-makan aus, das ungeheure Sandmeer, wo Sven Hedin sein ‚Pompeji in der Wüste‘ fand.

Die Wüstenstürme haben das Leben getötet; aber sie haben nicht vermocht, die Zeugen jenes erloschenen Lebens zu vernichten. Aus der Erde Centralasiens, aus der schützenden Hülle seiner Gräber kommen jetzt altindische Manuskripte wieder zu Tage, die in der indischen Heimat dem zerstörenden Einfluss des subtropischen Klimas längst erlegen wären.

Die erste Nachricht, die die Aufmerksamkeit der Sanskritisten auf das Land nördlich vom Karakorum lenkte, war die Auffindung einer Handschrift, die ein englischer Offizier von einem Kaufmann aus Kaschgar erwarb. Es war nur

ein Teil des ursprünglichen Manuskripts und stammte aus einem in der Nähe eines ehemaligen buddhistischen Klosters gelegenen Grabdenkmal, das der Wunsch, Schätze zu finden, geöffnet hatte. Wie in Afghanistan infolge des Buddhismus sich überall Stüpas oder Grabhügel erhoben, die die Reliquien der Heiligen aufnahmen, so bekundete Ostturkestan die gleiche Ehrfurcht für die Arhats, die Auserwählten des buddhistischen Glaubens. Die Schatzgräber, die den Frieden des Grabes störten, fanden kein Gold, aber sie fanden das älteste Sanskritmanuskript, auf Birkenrinde geschrieben und darum sicher indischer Import. Sie teilten sich in die Blätter; einige gelangten auf Umwegen in die Hände des mährischen Missionars Weber, andere zu Captain Bower, ein Bruchstück sogar nach St. Petersburg. Aber die meisten dieser membra disjecta sind jetzt wieder in den Händen von Dr. Hoernle vereinigt, der sie mühsam entziffert und herausgegeben hat. Nach der Feststellung unserer besten Epigraphiker kann das Manuskript nicht nach dem Jahr 450 p. Chr. geschrieben sein.

Seinen Inhalt bilden medizinische Schriften, Würfelorakel, — nicht ganz, was wir wünschten, aber kulturgeschichtlich doch dadurch wertvoll, dass es den weit verbreiteten und durch Ausfuhr von Büchern verstärkten Einfluss Indiens in Centralasien beweist und andererseits

zeigt, dass die Geschichte der Medizin in Indien viel älter ist, als viele bisher angenommen haben.

Seit der Zeit sind aber andere Handschriften ans Licht gezogen worden. Von grossem Wert ist eine kleine, stark beschädigte und zertrümmerte Reihe von Birkenrindenblättern, die Senart dem Orientalistenkongresse in Paris 1897 vorlegte. Sie stammen aus dem Besitz des von der Hand tibetischer Räuber erschlagenen französischen Forschers Dutreuil du Rhins, der auf einer wissenschaftlichen Mission in Centralasien befindlich sie erworben hatte. Ungefähr 21 Kilometer von Chotan, acht-hundert Meter westlich von den Ufern des Karakasch Darja befindet sich eine in einen Hügel eingeschnittene Grotte, die die Tradition für ein muhammedanisches Heiligtum ansieht, während sie in Wirklichkeit die Ruine eines alten buddhistischen Klosters ist. Aus seinen Trümmern wurde jene Handschrift hervorgezogen, die in den Zeichen des nordwestlichen Alphabetes, der sogenannten Kharoṣṭhī geschrieben ist und nach der epigraphischen Bestimmung in das zweite Jahrhundert gehört, also noch 300 Jahre älter ist als jener erste Fund.

Die Entdeckung dieser Handschrift ist kulturgeschichtlich noch wichtiger; denn ihre nach Petersburg und Paris verstreuten Blätter zeigen eine Sammlung von Sentenzen aus der buddhistischen Sittenlehre und enthalten wahr-

scheinlich einen Teil der berühmten Spruchsammlung des Dhammapada, die zu den kanonischen Schriften des Buddhismus gehört.

Seit der Zeit steigt aus ihren Wüstengräbern die Vergangenheit wieder ans Licht. Was der Boden Asiens von ihr gerettet, das reicht er jetzt dem forschenden Jahrhundert dar. Zwar übt die Nachricht von* jenen Funden auf unser Herz nicht den gleichen Zauber aus wie die Funde von dem aus Ägyptens Erde wiedererstehenden Altgriechenland. Denn hier ist etwas wie heimatlicher Klang, der uns an den Quell der eigenen Bildung mahnt. Aber vom Standpunkt der Völkergeschicke und der allgemeinen Kulturgeschichte sind die centralasiatischen Schätze nicht minder bedeutsam. Einzelne Blätter, ganze Werke in verschiedenen Sprachen, alt und jung: Altchinesisch, Türkisch, Armenisch; 21 Bande von verschiedenem Umfange, sind in Dr. Hoernle's Hand vereinigt und harren grösstenteils der Entzifferung. Sie fanden sich teilweise im Sand, teilweise in Kisten oder Taschen und dienten noch dem Haupt ihres einstigen Besitzers zur letzten Ruhestatt. Dazu Münzen 468 an der Zahl, von denen 72 aus der Zeit von 73—200 unsrer Ära besonderen Wert haben, weil sie durch die Aufschriften die Berührung von indischer und chinesischer Kultur in Centralasien erweisen. Münzfuss und chinesische Zeichen weisen auf den Ober-

herrn des Landes, der mit Symbolen und indischen Schriftzügen bedeckte Revers nennt den indischen Landesherrn. Ferner 148 chinesische Münzen, darunter 43 solche aus dem 1.—3. Jahrhundert, scythobaktrische aus Westturkestan, Münzen aus der indoscythischen Zeit, aus dem muhammedanischen Mittelalter, von den Khanen Turkestans, der goldenen Horde, bis in die neue Zeit hinein. Ferner Thongefässe in grosser Zahl; auf vielen von ihnen sowie auf Steinen zeigt sich der Stil der sogenannten griechisch-buddhistischen Zeit. Indische Affen spielen auf der griechischen Syrx und erinnern in ihren Stellungen an die Satyrn der griechischen Kunst.²⁴

Das dürfte nur ein Anfang sein. Zum ersten Mal hat im Winter 1900/01 ein ausgezeichneter ungarischer Gelehrter, im Auftrag und mit Hilfe der britischen Regierung und unter freundlichstem Beistand der chinesischen Ambane den Spaten zu planvoller Arbeit eingesetzt. In Dandān-Uiliq, neun Tagemärsche von Chotan und an einer zweiten Stelle, östlich von dem in der Wüste sich verlierenden Niyafloss nahm Dr. Stein die Arbeit auf. Seine ganz kürzlich veröffentlichten Mitteilungen scheinen geeignet zu sein, auch weitgehende Hoffnungen zu erfüllen: an einem Platz, an dem noch alte Wohnhäuser, Obstgärten und Pappelalleen aus den sie verschüttenden Dünen emporragen, sind gegen ein halbes Tausend

Schriftstücke, teils auf Holz, teils auf Pergament gefunden worden, die in dem alten Alphabet Nordwestindiens geschrieben und in ihren Schriftzügen den Inschriften der indoscythischen Könige aus dem 1. und 2. Jahrhundert eng verwandt sind. Ihre Sprache ist die Indiens und zwar einer seiner nordwestlichen arischen Dialekte. Die Funde enthalten öffentliche und private Briefe, manche noch mit ihren alten Siegeln; religiöse Texte, Rechnungen, z. T. genau datirt. Sie beweisen nach der Ansicht ihres erfolgreichen Entdeckers, dass die alte Nachricht, Chotan sei schon im 3. Jahrhundert vor Christus vom nordwestlichen Panjab aus kolonisirt worden, Anspruch auf volle Glaubwürdigkeit hat. Daneben fanden sich chinesische Schriftstücke, ferner Dokumente in einem alttürkischen Dialekt und auf einigen Siegelabdrücken Pallas Athene mit Schild und Aegis, Eros; in den Holzschnitzereien der Wohnungen Motive der aus dem Gandharalande bekannten gräkobuddhistischen Skulptur.²⁵

Während England hier im Süden von Ostturkestan für sein Britisches Museum die Schätze des Bodens hebt, die der Wüstensand schützend umfing, hat die russische Wissenschaft ihre Hand nach dem Norden ausgestreckt und die Landschaft in der Nähe von Turfan, zwischen dem Tarim und der Tienschankette zu erforschen angefangen.

Der Botaniker Regel und nach ihm andere Forscher hatten von ihren Reisen in Turkestan die Kunde von den Überresten einer alten Kultur im Süden des Himmelsgebirges, in der Gegend des heutigen Turfan mitgebracht und auf Ruinen von Städten, Klöstern, die dort überall anzutreffen seien, hingewiesen. Einem der russischen Meteorologen, der über ein Jahr lang in Luktschun sich aufhielt, glückte es, das Vertrauen der Einwohner zu erwerben und Handschriften zu sammeln, die teils uigurisch, teils uigurisch und sanskrit waren.²⁶ Man fand in der Oase Tojok-Mazar Höhlentempel, die mit Malereien geschmückt waren, und in einer der Höhlen Fragmente chinesischer Handschriften. Diese Nachrichten und die eifrigen Bemühungen des russischen Konsuls in Kaschgar, Petrovski, veranlassten die russische Akademie eine Expedition auszurüsten, die unter der Leitung von Klementz stand und im Jahr 1898 nach Ostturkestan zog. Die Kürze der zur Verfügung stehenden Zeit machte es der Expedition zwar unmöglich, den Boden in seiner Tiefe zu untersuchen; aber was sie auf seiner Oberfläche fand, reichte hin, ihr Erfolg zu sichern und die Notwendigkeit weiterer Nachforschungen darzutun. Sie fand ‚Grabaltertümer, Stadtruinen, Denkmäler der Malerei und Litteratur‘; zumeist Reste alter buddhistischer Kultur, unter denen eine Tempelruine in der Oase

Syrcheb zu den merkwürdigsten gehört. Es ist die grobe Copie des weithin berühmten Tempels Buddhagayā im Innern Indiens, der zur Erinnerung an den wichtigsten Wendepunkt im Leben des indischen Philosophen errichtet ist und durch lange Zeit das Ziel der Wallfahrten seiner Verehrer war. In den Nischen, die sich rings um das Denkmal ziehen, bemerkt man noch Reste von Buddhastatuen und in der Mitte ein Postament, das bestimmt war, das Hauptbild des Heiligen aufzunehmen. An steilen Bergabhängen, an Vorsprüngen felsiger Flussufer fand man in den weichen Thon oder in Sandstein Höhlen eingehauen, die den weltflüchtigen Anhängern der indischen Lehre zum Aufenthalt dienten, Höhlen von bald geringerem, bald grosserem Umfange bis zu 30—50' Länge und 14—17' Höhe; teilweise mit Malereien geschmückt, die an indische und an chinesische Vorbilder erinnern und Buddhas Nirvāna, Processionen, Jagdscenen oder Dinge aus der indischen Mythologie darstellen. Die Zahl dieser alten Wohnstätten der uigurischen Mönche ist nicht gering gewesen. In Tojok-mazar fanden sich 75, bei Jar-choto 40. Man entdeckte darin chinesische, uigurische, alttürkische Inschriften und Inschriften in Sanskrit. 59 brachte die Expedition mit nach St. Petersburg und ausserdem 40 Wandmalereien im Original. Aber die Expedition erklärt, dass es ihr nicht

möglich war, auch nur den tausendsten Teil dessen mitzubringen, was noch an Ort und Stelle zurückgeblieben ist, und doch habe sie nur einen kleinen Winkel des ausgebreiteten Gebietes durchstöbert.

Muhammedanischer Fanatismus hat die Denkmäler stark verwüstet, die Skulpturen zertrümmert, die Gesichter auf den Gemälden zerstört; aber es ist genug übrig geblieben, um die Hoffnung lebendig werden zu lassen, dass systematisch durchgeführte Ausgrabungen uns noch deutlicher jene ferne Zeit vor Augen führen werden, in der Indiens Kultur bis an die Oasen der centralasiatischen Wüsten vordrang.

So entrollt sich, hochverehrte Anwesende, vor unsern Augen ein gewaltiges kulturgeschichtliches Bild. In Zeiten, die um mehr als anderthalb Jahrtausende zurückliegen, sehen wir die Völker des Ostens in geistigem Verkehr. Von den Höhen der indischen Berge, über die Ozeane kommen Boten arischer Zunge. Sie tragen nach Java und Kambodscha, nach China und in die Wüstenländer Asiens neue Gedanken. Bis an die Abhänge des Himmelsgebirges, das jenseits der Wüste seine hohen Zinnen in die Wolken streckt, hat ein Abglanz von Indiens Sonne einer armseligen Bevölkerung geleuchtet, die dort der kargen Natur ein kärgliches Leben abgewinnt. Es mag nicht viel erscheinen, was Indien gegeben hat;

aber für jene Völker bedeutete es dennoch viel, es bedeutete eine neue Kultur. Als der Muhammedanismus am Himmel aufzog, erlosch das indische Licht.

Der berechtigte Stolz auf die Errungenschaften unserer Zeit darf unser Interesse nicht verringern für den Gang, den die Civilisation im Osten genommen hat. Heut, wo für jene fernen Länder die Uhr der Weltgeschichte aushebt und ihr Glockenschlag einen neuen Tag verkündet, wird man daran erinnern dürfen, dass schon vor mehr als tausend Jahren eine Sprache unseres Stammes, das Sanskrit, eine Mission dort erfüllte.

Es wird nur wenigen von Ihnen, liebe Commilitonen, beschieden sein, als Orientalisten auf diesen Gebieten mitzuarbeiten, die soweit ab von Ihrem Studienkreise liegen und von den Pflichten, deren Erfüllung die reichbewegte Gegenwart, Ihre besondere Wissenschaft und das Vaterland von Ihnen fordert. Aber die Zeit fordert auch, — und heute mehr als je, — dass wir die Blicke in die Ferne richten und das tiefere Interesse für den Osten gewinnen, das in einem wissenschaftlich erzogenen Lande notwendig die äusseren Beziehungen begleiten muss.

Meine Worte sollten Ihnen zeigen, dass neben unserer Welt eine andere steht von gewaltigem Umfange, grosser Vergangenheit; dass die Kulturgeschichte des Ostens reich ist an innerer Bewegung und Problemen,

wert der Pflege, die der Staat an den Universitäten auf sie verwendet.

Zu einem neuen Jahr gemeinsamer Arbeit öffnet am heutigen Tage die Universität wieder ihre Pforten. Vor Ihnen liegt eine goldene, nie wiederkehrende Zeit. Jahre unvergleichlicher Freiheit, in deren Sonne Sie zu Männern heranreifen sollen. Sie sind frei von jedem Zwange, nur nicht frei von der Verantwortung gegen sich selbst und gegen das Vaterland. Wenig verlangen von Ihnen die Vorschriften der akademischen Disciplin, und das Wenige zu erfüllen ist Sache studentischer Ehre.

Nützen Sie, die Sie die Träger unsrer Zukunft sind und dereinst an unsrer Stelle stehen, die Zeit der Vorbereitung aus in froher Hingabe an Ihre Ideale. Sie werden an uns jederzeit hilfsbereite Freunde finden, die Ihren Frohsinn gern sehen und Ihre Arbeit mit Freuden lenken. Und im vertrauensvollen Zusammenschlusse von uns allen wachse und blühe der echt akademische Geist!